

Quand j'avais 17 ans  
Le Roman des Romands

### **Mineur / Majeur**

Quand je rends visite à ma sœur, je traverse une cour où la lumière n'arrive jamais, captée au niveau des toits par la frondaison de trois arbres immenses dont on ne voit, dans la pénombre, que le tronc. Une grille sépare ce jardin mort de celui de l'immeuble voisin, un espace à peine entretenu et où personne ne vient jamais, troué en son milieu par une bouche d'aération du parking souterrain, comme la meurtrière d'un blockhaus et qui semble surveiller, impassible, pour des décennies, une porte-fenêtre à jamais obscurcie par des volets en PVC.

C'est derrière ces volets ternis, dont on pourrait sans doute gratter le plastique usé avec l'ongle, que porté par les hasards et cette vie, j'ai passé l'année de ma majorité. De cette période, je ne me souviens de presque rien. Des fourmis qui crevaient dans le coin-cuisine, des bruits sourds qui me donnaient l'impression que le béton craquait, de cette dizaine de mètres carrés dans lesquels je ne peux plus placer ni armoire, ni bac de douche, ni cuvette des toilettes, il ne me reste qu'un écho qui s'écrase contre le bruit de fond de la mémoire.

Tout ce qui avait dû me paraître si tangible et répétitif, inoubliable, le bruit d'une poignée, la résistance d'un robinet, s'est envolé au moment où j'ai rendu les clés, le jour où j'ai fait glisser, pour la dernière fois, l'unique porte-fenêtre, qui n'avait rien d'une porte, mais tout d'une fenêtre, et qu'il fallait escalader, au moyen de quelques marches ajoutées à la hâte, pour parvenir dehors. Y a-t-il seulement eu un contrat, une remise de clés, un état des lieux pour ce studio qu'on me louait au noir et dont la propriétaire possédait tout l'immeuble, jusqu'à cette terrasse au dernier étage où elle habitait et où je ne suis jamais allé, mais que je peux voir depuis l'appartement de ma sœur, un étage plus haut et près de vingt ans plus tard ?

Il n'y avait pas de téléphone, ni mon nom sur la facture d'électricité. Ni internet, ni interphone. Passées les portes depuis la rue, je me retrouvais seul et je veux croire, même si je ne m'en souviens pas, que cela m'allait bien malgré le mur d'en face tel que je me le représente encore, peut-être percé de lucarnes, qui s'élevait au-delà de tout horizon et qui interdisait, de mon rez-de-chaussée, tout panorama, toute perspective, tout dégagement.

Je n'osais inviter personne dans ce logement triste où je n'avais rien à offrir et dont j'étais à la fois le geôlier et le seul prisonnier, évadé parfois, mais jamais trop longtemps, parce que toujours, toujours, pour une raison que je ne m'explique pas, je me persuadais qu'il me fallait rentrer, comme ce soir où, contrairement à mon habitude, j'ai commencé à écrire dans un bloc-notes à la couverture orange. De ça, enfin, je me souviens : les mots qui sortaient lentement, la fièvre ensuite, puis une nuit presque blanche où j'ai perçu que si d'autres pages allaient suivre, le vertige, la sensation d'avoir tranché le monde en deux et d'en contempler le cœur, eux, ne passeraient jamais.

par Julien Bouissoux

auteur de *Une autre vie parfaite*, Editions L'Âge d'Homme